

terre fraîchement labourée, se terminant à l'horizon par une sorte de petit bois, derrière lequel le soleil est en train de disparaître. Au milieu du champ, une paysanne est debout, point belle, pas même choisie parmi les jolies filles du hameau, avec cela pauvrement vêtue d'une chemise grossière et d'un épais cotillon roux, sur lequel tranche son tablier bleu roulé autour de la taille. Elle s'avance vue de trois quarts, le corps raide, le bras tendu, la tête légèrement rejetée en arrière, lançant à plein gosier quelque chanson agreste — et c'est tout.

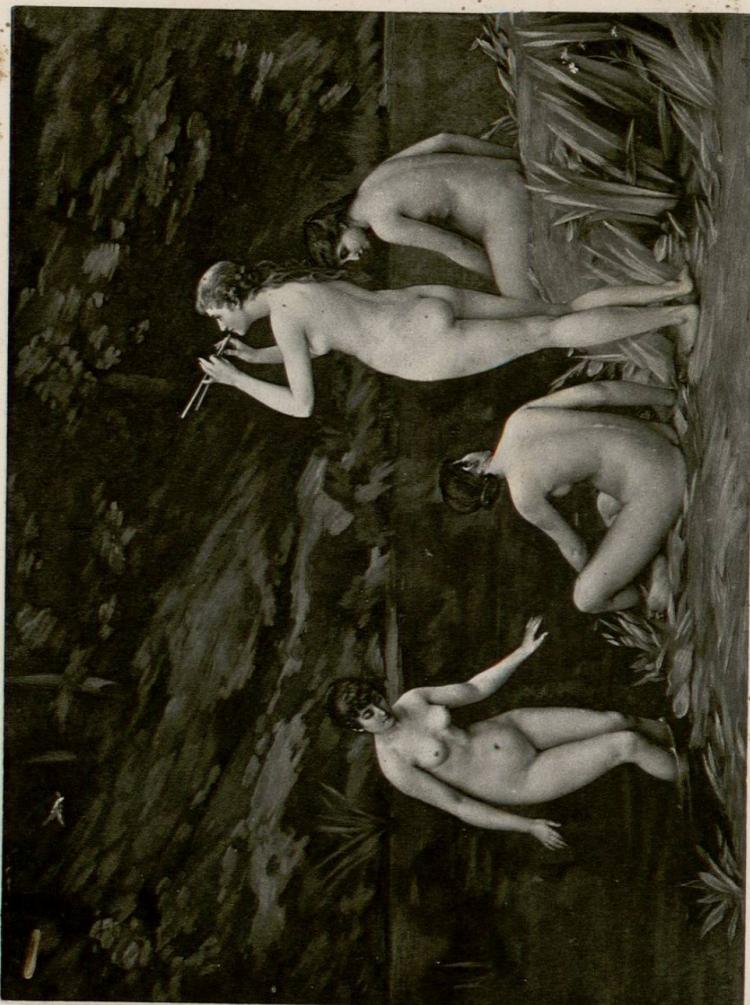
C'est tout, et, semble-t-il, ce n'est rien; ou pour mieux dire, cela ne serait rien, si le poète à qui nous devons ce rustique tableau, n'avait su faire jaillir de son œuvre une impression poignante. Ce ne serait assurément rien, si le peintre n'avait su concentrer sur ce morceau de toile les émotions grandioses, que nous prodigue la nature en ces instants solennels où la nuit va succéder au jour. Ce tableau ne serait rien en un mot, s'il n'était pas l'œuvre d'un poète, c'est-à-dire d'un artiste absolument hors ligne.

Ajoutons que *le Chant de l'alouette* n'est pas le seul envoi de M. Jules Breton. Le peintre expose encore *le Dernier rayon*. C'est sa seconde carte de visite. La scène se passe également le soir. A gauche, dans l'ombre transparente d'une chaumière agreste, un groupe de vieillards travaille et réfléchit. A droite à l'autre bout apparaît un couple jeune et fort. Le mari et sa femme s'en reviennent des champs, éclairés par le soleil couchant dont les derniers rayons semblent leur faire compagnie, et entre ces deux groupes, un jeune enfant, quittant l'ombre et ses vieux parents, court, les bras tendus, vers sa mère bien-aimée que caresse un suprême éclat de la lumière joyeuse.

La pensée est jolie; l'antithèse est gracieuse. L'effet de soleil couchant est en outre étonnamment observé. On sent, rien qu'à voir ces chaumes empourprés, que le silence grandit déjà et que la nature va bientôt se recueillir. En outre, il y a toute une



BERTIER (F. E.) DANSEUSE



BENNER LES NYMPHES

idylle concentrée dans cette petite toile. Néanmoins l'impression qu'elle produit est peut-être moins saisissante que l'autre tableau. Pourquoi? je ne saurais le dire. Il est, en effet, des sentiments étranges, des sensations bizarres dont on ne peut se défendre et que l'on essaierait cependant vainement d'analyser. Et du reste, pourquoi l'essayer? Quand une œuvre parvient à émouvoir, il semble que l'émotion suffise, sans qu'il soit besoin d'en chercher la cause. N'est-ce pas là d'ailleurs le privilège essentiel en même temps que le secret de l'art?

Certes c'est faire honneur à un peintre quel qu'il soit, que de rapprocher ses tableaux des deux morceaux que nous venons de décrire. Pour M. Émile Adan toutefois, c'est simplement accomplir un acte de justice; car si ce jeune artiste est doué d'une puissance moins sereine, d'une force moins magistrale, s'il ne parvient pas à tirer des derniers éclats du soleil cette mâle et vigoureuse poésie qui communique aux œuvres de M. Jules Breton une si surprenante grandeur, par contre il sait trouver, dans la lumière diffuse, des harmonies intimes d'une délicatesse singulière; et dans une note qui lui demeure personnelle, il obtient des effets d'une rare distinction.

Comme *le Chant de l'alouette*, sa *Fin de journée* est bien simple. Représentez-vous un sentier qui file droit, bordé d'un côté par de vieux saules ombrageant un canal, et de l'autre par une interminable prairie; et sur ce sentier un brave homme vu de dos, qui la faux et le râteau sur l'épaule, s'en retourne tranquillement au logis.

Comme pour M. Jules Breton nous dirons encore ce n'est rien; et nous ajouterons: c'est tout. C'est tout, car la pose de l'homme est juste et son allure parfaite; car la couleur du tableau est captivante et son harmonie absolue; car la poésie pénétrante de la nature se retrouve condensée en quelque sorte dans cette symphonie de tons gris d'une finesse mélodieuse et douce.

*L'Anniversaire*, le second tableau de M. Adan, est du même

ordre. Mais si l'émotion qui s'en dégage est aussi grande, par contre elle semble plus cherchée. Nous sommes cette fois sur la place d'un village, avec l'église au fond et, près de l'église, la porte d'un cimetière rustique entouré d'un petit mur d'appui. Une bonne vieille, chargée d'une botte de fleurs, se presse d'arriver au champ de repos. Elle marche d'un pas hâtif, comme



BARILLOT (L). *Au haut de la Lande*

si le souvenir l'anguillonant, l'âge lui faisait sentir le prix de chaque instant qui s'écoule. Derrière la vieille, s'attardent une jeune fille et un bambin, portant eux aussi une moisson de fleurs; mais l'affection les presse moins, le souvenir ne les talonne pas autant, et surtout ils ne sont point stimulés par l'âge. Certes voilà encore deux petits tableaux bien simples, deux sujets presque vulgaires. D'où naît l'intérêt qu'ils inspirent, d'où vient

l'émotion si particulière qu'ils nous font éprouver?

Cet intérêt, cette émotion, viennent de ce que ces chaumières, ce chemin, cette vieille église, ces saules, comme le grand champ de M. Jules Breton, comme ses habitations agrestes, ont leur langage intime qui nous pénètre sans que nous en ayons conscience, en quelque sorte malgré nous.

*Sunt lacrimæ rerum, a dit Virgile, et mentem mortalia tangunt.* Oui, la nature a ses larmes, comme aussi elle a ses sou-



ROCHECROSSE (G.). *LA JACQUERIE*